

Pourquoi les pulsions de destruction ou de mort ?

ANDRÉ GREEN

POURQUOI LES PULSIONS
DE DESTRUCTION OU DE MORT ?



I T H A Q U E

Couverture : Patrick Lindsay
Illustration : Détail de *La Guerre ou la chevauchée de la discorde*
Le Douanier Rousseau (1844-1910)
© RMN (Musée d'Orsay)/D.R.

ISSN 2103-4389
ISBN 978-2-916120-20-1
Dépôt légal : septembre 2010

Première édition publiée en mars 2007 par les Éditions du Panama.

*La présente réédition, préparée par Emmanuelle Sellal,
est augmentée d'une bibliographie et d'un index.*

© LES ÉDITIONS D'ITHAQUE, 2010
2, rue de Tombouctou, 75018 Paris – www.ithaque-editions.fr

SOMMAIRE

<i>À propos de la nouvelle édition</i>	7
<i>Avertissement</i>	9

I. FONDATIONS

I.I	HYPOTHÈSES SUR LA GENÈSE DE LA PULSION DE MORT	17
I.II	DE LA COMPULSION (CONTRAINTÉ) DE RÉPÉTITION À LA REPRODUCTION ORIGINAIRE	25
I.III	L'ÉCHAFAUDAGE ESCAMOTABLE DU NARCISSISME	35
I.IV	LA FAUSSE SYMÉTRIE DU SADOMASOCHISME	45
I.V	REFONDATIONS, AVANCÉES, TRANSLATIONS	49
I.VI	CONCLUSION : LA TRANSCENDANCE CHEZ FREUD	55
	<i>Note sur Empédocle d'Akragas</i>	57

II. L'ONDE DE CHOC DE LA PULSION DE MORT

FERENCZI, MELANIE KLEIN, BION, WINNICOTT, LACAN, ETC.
ET À PROPOS DE CERTAINES STRUCTURES CLINIQUES

II.I	FERENCZI ET L'ANALYSE MUTUELLE	63
II.II	MELANIE KLEIN OU LA DESTRUCTIVITÉ GÉNÉRALISÉE	71
II.III	W. R. BION : RETOUR À LA PENSÉE	79
II.IV	D. W. WINNICOTT : LE COUPLE INDIVIDU-ENVIRONNEMENT	83
II.V	QUELQUES CONTRIBUTIONS FRANÇAISES, DE LACAN À BALIER	87
II.VI	LA PSYCHOSOMATIQUE DE MARTY	91
II.VII	DÉRÈGLEMENT DE L'AUTOCONSERVATION	95
II.VIII	UNITÉ ET DIVERSITÉ DES DÉPRESSIONS	99
II.IX	SUICIDE(S) : PATHOLOGIE ET NORMALITÉ	103
II.X	BRÈVES REMARQUES SUR LA CLINIQUE	109

<i>Point d'orgue</i>	III
----------------------	-----

III. LA PULSION DE MORT DANS LE CHAMP SOCIAL	
LE MALAISE DANS LA CULTURE	
III.I LA PULSION DE MORT DANS LA CULTURE	115
III.II LE PARRICIDE ORIGINAIRE	125
III.III DISCUSSIONS RÉCENTES SUR LE PROCESSUS CULTUREL	129
III.IV LA PULSION DE MORT ET LE LANGAGE : LAURENCE KAHN	133
ANNEXE : RETOUR À LA BIOLOGIE	
L' APOPTOSE, LA MORT NATURELLE AUTOPROGRAMMÉE	139
ACTUALISATION P. P. C.	145
CONCLUSION PROVISOIRE	151
<i>Bibliographie</i>	153
<i>Index des noms</i>	157
<i>Index des matières</i>	159

À propos de la nouvelle édition

En mars 2007 paraissait la première édition de ce livre, publiée par les Éditions du Panama dans la collection « Cyclo ». Il a fallu interrompre cette publication. Nous remercions les Éditions d'Ithaque d'avoir accepté cette deuxième édition, augmentée d'une bibliographie et d'un index. L'édition de 2007 incluait des illustrations qu'il n'a pas été possible de reproduire. Il a de même fallu se passer des extraits d'ouvrage en annexe. Reste donc, reproduit dans cette deuxième édition de 2010, le texte intégral des Éditions du Panama, auquel quelques corrections ont été apportées.

Je suis particulièrement heureux que se poursuive la diffusion de ce texte que, à tort ou à raison, je considère comme l'une des mes œuvres les plus importantes.

A. Green, mai 2010.

Avertissement

LA MORT, BUT D'UNE PULSION, SE POURRAIT-IL¹? Si l'on date l'hypothèse de la pulsion de mort de 1920, elle apparaît si étrange que les références au passé ne permettent pas de lui reconnaître beaucoup d'ancêtres et, après cette date, guère plus de successeurs. Quelques exceptions cependant : la remarquable percée de Schopenhauer – sans doute le philosophe le plus proche de Freud, comme lui-même le reconnaît – et à sa suite n'élargissant la brèche ouverte par Schopenhauer que pour mieux la refermer afin de nous rendre l'espoir dont ce dernier nous avait privés, Nietzsche, qui se veut l'antidote le plus efficace contre le pessimisme de la théorie freudienne. La « ridicule pulsion de mort », disait Deleuze.

En remontant plus haut dans le passé, si le patronage d'Empédocle est invoqué par Freud lui-même, cet *ante-socratique* reste bien isolé. Personne chez les matérialistes de l'Antiquité ne vient guère au secours de Freud. Du côté de la philosophie, la moisson est donc pauvre et ses développements récents confirment la tendance.

Lâchons donc toute espérance du côté de la philosophie. Dira-t-on alors qu'il faut se replier sur les psychanalystes eux-mêmes? Hélas, cette solution non plus n'est guère viable. Car ou bien ceux-ci – et les meilleurs – se sont rangés parmi les critiques les plus féroces de la « pulsion de mort » ; ou alors, ils en ont adopté le concept sans étayer leur adhésion sur une analyse argumentée ; ou enfin, ils en ont déformé la signification en vue de la simplifier, sans cependant vraiment nous aider à comprendre de quoi il était question.

Appellera-t-on en renfort les hommes de bon sens? Surtout pas, car il n'y a rien de plus étranger au bon sens que la compréhension

1. Je remercie Litza Guttieres-Green et Hélène Boulais pour la mise au point du manuscrit.

de la théorie psychanalytique, et sur la question de la pulsion de mort tout spécialement. Reste alors l'illusion du soutien de ceux qu'on n'a pas osé convoquer à ce débat par un juste scepticisme : les hommes « épris de lucidité ». Car chacun conçoit la lucidité à sa manière en accusant d'obscurantisme les opinions des autres.

Vivre avec l'idée d'être porteur d'une force de mort dirigée fondamentalement envers soi n'est guère facile à admettre. Moins en tout cas que l'idée que nous sommes tous des meurtriers, toujours prêts à invoquer la légitime défense ou la nécessité de survivre pour nous attaquer à autrui.

Prenons-en notre parti – la pensée psychanalytique rebute ceux qui tentent de l'assimiler de l'extérieur, tant ses postulats et ses théorèmes fondamentaux s'éloignent de la pensée ordinaire. Si le pouvoir de conviction des idées est souvent mis en échec sur cette question, au moins « le temps de la réflexion¹ » peut servir à nourrir les questions comme les réponses à la lumière de la pensée accordée ici à l'expérience.

Un mot pour finir : je me suis rangé du côté des idées de Freud sur la pulsion de mort pour en proposer une version quelque peu différente, et depuis fort longtemps. Pourtant, c'est en rédigeant cet ouvrage qu'il m'a semblé comprendre pour la première fois quelque chose aux questions que soulevait la pulsion de mort. Mais je dois à la vérité de dire que les réponses que je proposerai se sont appuyées autant sur mes idées que sur les réflexions de bien des auteurs postfreudiens qui m'ont influencé. Pour autant, je n'ai pas l'illusion d'être parvenu au terme, mais seulement d'avoir franchi une étape.

Croagnes, été 2006.

1. Titre d'une revue défunte dirigée par J.-B. Pontalis.

À la mémoire d'Évelyne

« Quoi qu'ils disent, en la vertu même, le dernier but de notre visée, c'est la volupté. »

« Le but de notre carrière, c'est la mort [...] »

« Si vous n'aviez la mort, vous me maudiriez sans cesse de vous en avoir privé. J'y ai à escient mêlé quelque peu d'amertume pour vous empêcher, voyant la commodité de son usage, de l'embrasser trop avidement et indiscretement¹. Pour vous loger en cette modération, ni de fuir la vie, ni de refuir² à la mort, que je demande de vous, j'ai tempéré l'une et l'autre entre la douceur et l'aigreur. »

MONTAIGNE, *Essais*, Livre I, chap. XX.

1. Sans discernement.

2. Reculer devant.

I

FONDTIONS

HYPOTHÈSES SUR LA GENÈSE DE LA PULSION DE MORT

N'HÉSITONS PAS À NOUS AFFRONTER à la métapsychologie de Freud la plus spéculative, celle qui nous hérissé parfois, tant elle paraît peu disposée à quitter le ciel des idées, tout en légiférant sur des problèmes qui nous touchent le plus profondément dans la pratique, par exemple quand elle se hausse à l'examen de notions aussi générales et aussi fondamentales que la vie et l'amour, la destructivité et la mort.

Dans la théorisation la plus tardive sur ces questions, Freud lâchera sa dernière hypothèse, ayant à faire face au mystère de la compulsion de répétition. La compulsion de répétition, l'au-delà du principe de plaisir relèvent d'une explication inattendue et nouvelle : celle de la pulsion comme restauration d'un état antérieur. Mais une hypothèse à l'envergure si vaste doit être jugée à l'aune de ses résultats. Pour rendre valide une telle idée, il faut l'assortir d'une théorie des commencements qui en est la précondition. Or, ici, Freud connaît l'embarras. Jusque-là, la pulsion servait de caution à l'originaire, surtout lorsque sa visée primitive était le plaisir, lorsque la théorie, tout en admettant l'existence de conflits pulsionnels fondamentaux, ne concevait ceux-ci que dans le cadre *non encore défini* des pulsions de vie dont la qualification et la définition restaient encore à naître. Il n'est donc pas légitime de dire que les pulsions de vie existaient déjà, encore faut-il faire ressortir que rien de ce qui sera rangé du côté de la mort ne prévoyait ou ne disposait d'un support pulsionnel qui n'était pas encore conçu. Rien ne pouvait, même hypothétiquement, s'inscrire non plus dans le cadre des pulsions de vie, parce qu'un tel concept n'existait pas encore. Toutes les manifestations relatives à

l'agressivité continuaient de faire partie des vicissitudes internes de la libido sexuelle, thèse que déjà Adler avait soutenue à sa manière dès les origines de la psychanalyse et dont Freud ne voulait pas, tout du moins sous cette forme. La mort n'était en somme que l'épuisement du potentiel de la vie, donc de la libido, comme d'ailleurs continuent de le penser nombre d'analystes contemporains.

L'hypothèse de la pulsion de mort bouleversa tout cela. Si le retour à l'état antérieur à la vie devenait le but général de toute pulsion, restait à préciser de quoi l'état antérieur dernier ou premier pouvait être constitué.

Comme toujours chez Freud, l'introduction d'un concept nouveau remet en cause l'équilibre de l'ensemble et appelle une autre conceptualisation que celle qui jusque-là prévalait. Aucune tentative pour comprendre la portée de la pulsion de mort ne peut se dispenser de réfléchir attentivement au regroupement opposé et qui a vu naître d'autres idées à la place de conceptions antérieures jusqu'alors assez fermement établies, même si des ajouts tardifs pouvaient en modifier la signification. Il en va ainsi de la phase théorique opposant libido narcissique et libido d'objet, qui mérite à mon avis l'appellation de deuxième théorie des pulsions, réservant aux concepts de 1920 la dénomination de troisième et dernière théorie des pulsions. Mais le sort en a décidé autrement, ne voulant voir dans l'étape de 1913-1914 qu'une péripétie qui a égaré le jugement de Freud – de son propre aveu. Il se reprocha à cette occasion d'avoir été influencé à son insu, et même contre son gré, par son disciple, devenu ensuite son adversaire (Carl G. Jung). La convention s'est décidée à conserver l'expression de deuxième et dernière théorie des pulsions pour les idées énoncées en 1920 uniquement. Il restera néanmoins à comprendre de quelle manière ce remaniement de 1914 a pavé la voie à la révolution de 1920.

Une originalité de la conception de 1920 est de se présenter sous un double aspect synchronique et diachronique. D'une part, comme ses conceptions antérieures, elle offre une nouvelle image synchronique de la constitution du psychisme. C'est ce qui pousse Freud à soutenir que pulsion de vie et pulsion de mort coexistent dès la naissance. Mais à côté, et sans doute au-dessus, la justification de la pulsion de mort doit être rattachée à une perspective *phylogénétique*, donc diachronique, qui n'hésite pas pour ce faire à remonter en théorie aux origines de la vie.

Dans cette dernière théorie des pulsions, ce point de vue n'est pas exprimé de façon isolée, contrairement aux affirmations antérieures.

Telle est la surprise qui devait attendre les lecteurs d'*Au-delà du principe de plaisir*. Ils n'avaient guère soupçonné que la mise en cause du principe de plaisir devait cette fois s'accompagner d'une réflexion sur les origines de la vie pour rendre compte des diverses organisations du psychisme. Position qui renoue sans doute avec quelques affirmations de l'*Esquisse* de 1895, mais qui était sans précédent dans son œuvre publiée¹. J'avoue avoir souvent été irrité par cette spéculation de 1920, ne me résolvant pas à l'accepter comme une sorte d'exercice ludique, une divagation fantaisiste de l'esprit qui souhaite s'accorder quelque licence imaginative au sein d'une pensée souvent aride. Mais même les spéculations de Freud les plus osées, pour ne pas dire les plus gratuites, sont doublées d'une réflexion qui fait revenir l'analyste sur des problèmes qui lui sont pourtant familiers.

Toujours est-il que la perspective synchronique ne perd pas tout à fait ses droits. En sont témoins les dénominations synonymiques que Freud propose comme corollaires de son invention : pulsions de *vie*-pulsions de *mort*-pulsions d'*amour*-pulsions de *destruction* (ou d'*agression*), qui toutes peuvent être subsumées derrière un couple plus théorico-clinique que spéculatif : liaison-déliasion. Bien entendu, chaque formulation différente peut comporter des nuances que Freud précise. Cette habitude n'est pas entièrement nouvelle. Comment en effet prétendre que la distinction libido narcissique/libido d'objet sera sans aucune relation avec les idées nouvelles ? Aurait-on oublié qu'avant d'avoir théorisé le narcissisme, Freud avait désigné, très tôt, les « névroses narcissiques », qui à l'époque englobaient les psychoses en général ? Par la suite, il devait réserver cette dénomination à la psychose maniaco-dépressive, alors que les anciennes « névroses narcissiques » allaient porter le nom de psychoses, la destructivité qu'elles comportent servant désormais à les caractériser.

La preuve que les positions nouvelles s'accompagnent d'une visée réintégratrice peut être distinguée au milieu de ses spéculations les plus abstraites. Ainsi le retour sur la problématique ancienne du sadisme, qui recelait plus d'ambiguïtés que Freud ne l'avait supposé dans le passé. Ce n'est pas tant à Adler que nous pensons qu'au cheminement interne de la pensée de Freud dominée dans un premier temps par la seule libido et incluant la régression sadique anale. Désormais, il s'apprête à formuler une nouvelle dialectique mettant

1. On se rappelle que l'*Esquisse* ne fut publiée qu'après la découverte tardive de son manuscrit, et cela malgré le désaccord de Freud.

en relation la mort (destruction, sadisme) avec la libido (narcissique d'abord puis objectale). Freud avance en 1920 qu'il a de tout temps reconnu une composante sadique de la pulsion sexuelle. Toutefois, il envisage maintenant, au-delà de la possibilité que celle-ci se constitue en perversion, qu'elle s'affranchisse plus ou moins de cet alliage (désintrication-réintrication). Il y a donc déliaison possible, mais ce n'est pas ce que Freud veut accentuer, c'est plutôt le passage progressif qui permettra de reléguer le sadisme à une place secondaire. Il propose alors l'hypothèse du repoussement du sadisme sous l'influence de la pulsion narcissique :

« N'y a-t-il pas lieu de faire ici l'hypothèse que ce sadisme est à proprement parler une pulsion de mort qui a été repoussée du Moi par l'influence de la libido narcissique, de sorte qu'elle ne vient à apparaître qu'au niveau de l'objet? » [Freud, 1920, p. 327]

C'est dans ce temps ultérieur que se découvre la visée destructrice du sadisme qui aspire à l'anéantissement du Moi. Plus tard, le sadisme se manifestera dans l'empirisme amoureuse par le désir de la domination de l'objet.

Observons la rhétorique de Freud. Il part d'un phénomène clinique familier, bien qu'il ait donné lieu à des théorisations diverses, sinon divergentes. Il fait naître l'hypothèse du rattachement du sadisme à la pulsion de mort en prenant appui sur les intrications et désintrications de la pulsion sexuelle, « destin » de la composante sadique de la libido en sa forme perverse et son nouveau but, la destruction, dans l'optique nouvelle. Or ce but est en fait dicté par la perspective diachronique : le sadisme de la pulsion sexuelle est *chassé* de la psyché par le développement de la libido narcissique. Le souci de suivre les développements de la libido sadique non destructrice conduit à mettre en évidence les premiers effets de la pulsion dite de vie qui se met au service de la défense du Moi. Ainsi, le pouvoir narcissique s'efforçant de faire triompher la vie s'attache dans ses phases initiales à empêcher le Moi de sombrer dans la destruction, faute de quoi aucune structuration psychique ne serait possible. Cette démarche anticipe celle de 1925 où l'analyse du mécanisme de la négation aboutit à une double conclusion : d'abord le repoussement du mauvais, de l'étranger, du haï au-dehors et, parallèlement, la constitution d'un Moi-plaisir purifié.

Le narcissisme est donc le premier vainqueur du conflit de la gigantomachie pulsion de vie-pulsion de mort *en faveur des pulsions*

de vie. C'est cette étape qui fait l'hypothèse de la contre-offensive de la pulsion de mort qui veut annuler ce déséquilibre introduit par la pulsion de vie. Nous sommes donc passés historiquement d'un narcissisme initialement conçu sur le mode mortifère (les psychoses) à un narcissisme intégrateur de vie, ce qui donne une justification à ma théorie de *deux* narcissismes, de vie ou de mort.

En somme, on voit Freud tenter d'accorder la dernière théorie des pulsions, qui en quelque sorte paraît impliquer leur simultanéité et leur concomitance, avec une démarche nouvelle qui tente d'élucider la succession pulsions de mort (voulant le retour à l'état antérieur, antevital) et pulsions de la libido érotique (d'apparition plus récente), le narcissisme jouant le rôle fondamental d'une étape où se manifeste la première prédominance de l'Éros. Rappelons-nous, le Moi ne peut se construire que sur une conception du plaisir « purifié ». Freud ne précise pas en quoi, mais nous comprenons qu'il doit momentanément se purifier de la tentation de la destructivité qui voudrait revenir à la non-vie.

À ce stade, on constate donc la nécessité de formuler ce qui est premier puis ce qui vient ensuite, de rechercher le mode par lequel peut s'effectuer le passage de l'un à l'autre. Les théorisations précédentes (pulsions d'autoconservation et pulsions sexuelles, libido narcissique et libido objectale) se contentaient de formuler une coexistence non unifiée et de se fonder sur une intuition clinico-théorique forte. En 1920, sans cesser de s'appuyer sur un socle structurel très solide, la dernière théorie des pulsions ajoute une dimension absente des démarches précédentes, fondée sur la phylogénèse.

Nous allons examiner plus précisément les deux conceptions, diachronique et synchronique, de l'idée de pulsion de mort. La première, celle à laquelle Freud accorde sa faveur, est d'imaginer comment une matière originelle (organique) non douée de vie est mue par une force agissante encore totalement irréprésentable, c'est-à-dire guère apte à porter la dénomination de pulsion de vie, sans plus de précision. Ce qui importe, c'est la suite donnée à cet événement : la tension apparue alors dans la substance en voie de « vitalisation » est menacée d'un retour visant à la niveler à nouveau, c'est-à-dire à annuler cette tension, à la neutraliser¹ *pour restaurer l'état antérieur*

1. Freud, *Standard Edition*, XVIII, p.38 : "endeavoured to cancel it out", qui appelle la traduction « annuler, éliminer, neutraliser », qui nous paraît différente de « niveler », trop elliptique.

de *non-vie*, soit de non-tension. Ainsi naît, selon Freud, la première pulsion : « la première pulsion était donnée, celle de faire retour au sans-vie ». Entendons : la première pulsion ne peut qu'être une pulsion de mort. En somme, la pulsion *originnaire* est pulsion de mort. Cette vision repose, rappelons-le, sur une hypothèse phylogénétique.

L'autre hypothèse de base, non chronologique, propose une vision de simultanéité ; pulsions de mort et pulsions de vie coexistent depuis le début, sans doute faut-il ajouter « chez l'individu ». Nous dirons que la première vision est spéculative, antéhistorique ou préhistorique et que la seconde est conceptuelle, basée sur l'équilibre de la théorie dans l'ontogenèse, laissant la préhistoire à ses spéculations, faisant peser tout le poids sur l'interprétation de la clinique.

Freud poursuit à tâtons :

« Nous sommes partis de la grande opposition entre pulsions de vie et pulsions de mort. L'amour d'objet lui-même nous montre une seconde polarité de ce genre, celle de l'amour (tendresse) et de la haine (agression). » [Freud, 1920, p. 327]

Freud construit hypothétiquement l'articulation de ces deux ordres de données et souhaite trouver le lien qui permet de passer de l'un à l'autre. C'est donc encore ici la préoccupation diachronique qui prime, même dans la vision ontogénétique.

Et c'est alors que le narcissisme vient à son secours. Nous avons voulu détailler les pensées sous-jacentes à ce développement, car à notre connaissance, il n'en a pas fait état. Il vise à considérer le narcissisme comme premier lien entre pulsion de mort et pulsion de vie. Mais si l'on prend quelque recul, la cohérence de Freud est remarquable. C'est pourtant une démarche marquée par l'obstination. D'abord un flou tel que rien ne peut être distingué (chaos?). Puis viennent les premiers investissements identifiables (libido attachée au corps du sujet, érotisme corporel – temps « auto » – par unification première, etc.). Puis constitution de l'étape de l'unification première : narcissisme proprement dit, autoérotisme qui s'oppose à la disparition de l'acquis mais qui ne peut résister au temps en tant que tel. Lui succède une intervention qui procède à l'investissement et à la constitution de l'objet. Cet investissement a pour effet non seulement de faire intervenir l'objet, mais d'obliger la structure psychique à se déployer et à montrer ce qu'elle cache dans ses plis, dévoilant ses priorités et son but final.

Freud, en deux phrases, dit tout cela. Sa première affirmation : l'insuffisance de la vie dans la matière organique, pas très différente au fond des considérations de la biologie contemporaine¹. La seconde formulation élimine la tentation de revenir en arrière par rapport au déséquilibre de la vie, alors que rien d'équivalent dans la science n'y fait allusion, sinon ce qu'on appelle le retour du catastrophisme, pourtant inclus dans les péripéties de la vie. Cependant des concepts nouveaux l'évoquent². Enfin, l'étape cliniquement perceptible dans les théories sur le narcissisme permet de penser les origines du Moi et leur destin, dans son rapport à l'objet.

1. Cf. Michel Cassé, «Le cosmos, conceptions et hypothèses», in Morin (dir.) [1999, p. 26-32], ainsi que les contributions d'Auguste Commeyras, Sébastien Balibar et Jean-Marc Lévy-Leblond dans ce même ouvrage.

2. Cf. les théories du suicide cellulaire de Jean Claude Ameisen, *infra*, p. 139.